

Noir sur blanc

Un recueil de nouvelles du Groenlandais Kelly Berthelsen offre une vision pathétique de la modernité de son pays.

Si la littérature scandinave, le polar notamment, a le vent en poupe depuis une quinzaine d'années, qui connaît celle du Groenland ? Deuxième plus grande île au monde, pays le moins densément peuplé. En 1850, son taux d'alphabétisation était de 100 %. Se libérant au cours des siècles des dominations islandaise, norvégienne et surtout danoise, le pays Inuit vit depuis 2009 sous un statut d'autonomie renforcé. Loin des stéréotypes de pureté et de blancheur immaculée, Kelly Berthelsen renvoie de sa terre et de ses habitants, une image assez noire et très contrastée. Romancier, nouvelliste, poète, essayiste, traducteur, vidéaste, auteur d'une douzaine d'ouvrages, né en 1967, il fut aussi rapporteur parlementaire.

Ce qui surprend dans son écriture, c'est d'abord la façon simple, directe, d'apostropher le lecteur, de le capter, tout en alternant le nous communautaire et le je. Ensuite, la volonté de laisser transparaître à travers la contemporanéité de son peuple, ses us et pratiques que l'on pourrait qualifier d'urbains et mondialisés, d'autres rites, traditions venues des fonds des âges, le chamanisme notamment. Il fait tout à la fois usage de militantisme et d'extrême lucidité, allant jusqu'au cynisme. Cela génère dans ses textes une dimension crépusculaire, mêlant mélancolie, poésie, petites notes d'espoir, de tendresse et grande désespérance.

« Qasapi », la première des vingt-cinq nouvelles, donne le ton. En forme de discours, elle porte le nom d'un personnage légendaire dont la famille a été exterminée par les Vikings, et qui se venge d'eux. Dans ce texte, il est question d'identité, d'acculturation. Le narrateur déplore le fait qu'en l'an 2000, le Groenland s'apprête à fêter les mille ans de l'arrivée des Vikings. « *On organise des festivités pour d'autres, alors que je m'efforce*

de conserver nos anciennes coutumes, qui nous ont maintenues en vie durant plusieurs centaines d'années. » Il demande à son peuple de recréer le bateau de guerre magique de Qasapi.

Dans une deuxième partie, il abandonne le nous, s'adresse à un seul interlocuteur, instaure un dialogue. « *On raconte que son umiaq magique pouvait vèler comme un iceberg. Il faut en construire plusieurs et il faut que tu m'aides.* » « L'argent des congés payés » et la moitié des autres nouvelles évoquent la précarité, le besoin de faire la fête, d'être saoul, de se défoncer, d'oublier le quotidien. Pendant plusieurs jours, le narrateur enchaîne les gueules de bois. Une nuit, il a une aventure avec une jeune veuve. Une voisine vient la chercher. Son bébé qu'elle a laissé seul depuis plusieurs jours n'en finit pas de pleurer. « Ils sont arrivés vêtus de leurs beaux habits de fête » décrit les élus du gouvernement autonome en train de discuter d'un problème grave sans que l'on sache de quoi il s'agit. Ils sont dépeints avec un humour pince sans rire comme des officiants d'une machine démocratique qui tourne à vide. « *D'autres participants ont de lourdes responsabilités et, de temps en temps, quand leur portable sonne, ils se dépêchent de sortir pour parler à quelqu'un à l'extérieur du local de réunion. Ils n'accordent aucune attention à personne, il faut que les autres voient bien qu'ils ont de lourdes responsabilités et que cet appel doit être très important.* » « Le secret le plus secret de la Nasa » évoque la mission Apollo qui a permis aux Armstrong et consorts d'atterrir sur la lune. Les astronautes aperçoivent derrière un hublot, un être humain. Il s'agit d'un chamane qui durant « *son voyage d'esprit vers la lune, avait vu une chose étrange et pensait qu'il pourrait, peut-être, se faire offrir une tasse de café.* » Il est préférable de lire la préface documentée de Daniel Chartier en postface pour pouvoir percevoir à bras-le-corps, frontalement, ce recueil singulier, désolé, attachant.

Dominique Aussenac

JE FERME LES YEUX POUR COUVRIR L'OBSCURITÉ DE KELLY BERTHELSEN
Traduit du danois par Inès Jorgensen
Presses Universitaires du Québec/Jardin de givre, 188 pages, 16 €

LA DOULEUR PORTE UN MASQUE DE PLUMES DE MAX PORTER

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Charles Recoursé, Seuil, 14,50 €

Jamais plus ! Jamais plus ! » scandait le corbeau d'Edgar Allan Poe. En effet jamais plus ne reviendra l'épouse décédée, la mère de deux enfants fort polissons. Les voix de ses derniers alternent avec celle paternelle, et celle de qui « *porte un costume de plumes* ». Le corbeau est l'un des animaux les plus doués d'intelligence ; et ici d'empathie, au service du travail de deuil.

À travers la prosopopée, cette figure de rhétorique qui fait parler les animaux, il commente l'histoire familiale dans un style saccadé, des onomatopées, avec un humour macabre : « *J'étais excuse, ami, deus ex machina, blague, symptôme, fiction, spectre, béquille, revenant, jouet, bâillon, psychanalyste et baby-sitter* ». Il est également un brin philosophe, et l'allégorie de la « Douleur » du titre, donc le fantôme post-traumatique du père, qui écrit un livre sur le poète qui fut marié avec Sylvia Plath : « *Ted Hughes, le Corbeau sur le divan, une analyse sauvage* ». Ce que confirme sans ambages la bête pas si bête, qui prépare ses « *mémoires littéraires de haut-vol* » et soigne ses métaphores psychanalytiques : « *un soupçon de plumage noir et l'odeur de la mort. Tadaa ! C'est le centre pourri, le Grünewald, les clous dans les mains* »...

Éditeur chez Granta et Portobello, Max Porter est né en 1981. Sa fable polyphonique ne demande qu'à être illustrée par un graphisme aussi ébouriffant que le plumage de son volatile. On ne sait si l'on a sous les yeux un court roman, une novella comme disent les Anglais, ou quelque chose qui s'apparente au conte de fées et approche du poème en vers libres. Qu'importe, ce récit fantastique original et parfaitement fantaisiste, à ranger non loin d'*Alice au pays des merveilles*, dégage une poésie suggestive, une fantaisie débridée, un charme noir non pareil.

Thierry Guinhut